

E' L O G E
DE M. L'ABBE TERRASSON.

JEAN TERRASSON naquit à Lyon en 1670, de Pierre Terrasson, conseiller en la sénéchaussée & préjudial de Lyon, & de Louise Terrasson. Sa famille étoit ancienne dans cette ville: elle dit avoir pour tige un Pierre Terrasson qui vivoit en 1560, & dont il est parlé dans l'Histoire de France du P. Daniel, sous le règne de François II.

M. l'abbé Terrasson étoit l'aîné de quatre frères; leur père les envoya tous quatre, au sortir de leurs premières études, à Paris; où ils entrèrent dans la congrégation de l'Oratoire: Trois y sont demeurés, & deux d'entr'eux se sont rendus célèbres par leurs prédications: celui dont nous parlons en sortit à la mort de son père, & tourna ses vûes du côté des Mathématiques & des Sciences; qui lui pouvoient ouvrir l'entrée de l'Académie; il y fut reçu en 1707.

Un de ses parens, avocat au Parlement de Paris, avoit un fils; il engagea en 1713. M. l'abbé Terrasson à prendre un appartement chez lui & à présider pendant quelques années à son éducation. L'Académicien fut donc obligé d'étudier cet art, bien différent de la Géométrie: il réussit si bien à ce coup d'essai, que son élève qui vit encore aujourd'hui, s'est rendu illustre dans une profession où il est si difficile de primer, par l'histoire de la Jurisprudence romaine qui vient de paroître *in-folio* l'année dernière.

Ce fut dans ce temps que M. l'abbé Terrasson composâ sa Dissertation critique contre Homère; Ouvrage qui, quoique rempli de remarques très-judicieuses, révolta contre lui tous les sectateurs zélés de l'Antiquité, & fut beaucoup moins accueilli en France que dans les pays étrangers. M. l'abbé Terrasson laissa passer cet orage avec la tranquillité d'un

Philosophe; & content d'avoir exposé naïvement ce qu'il pensoit, il ne forma point le ridicule projet de vouloir amener tout le monde à son sentiment. Homère resta pour lui un grand poëte, dans les Ouvrages duquel il avoit remarqué des fautes, & pour tous ceux qui le voulurent, un homme divin.

Quelques années après la publication de cet Ouvrage, il fut nommé à une chaire de Philosophie grecque & latine au Collège royal: non content de s'acquitter scrupuleusement de ce nouveau devoir, en enseignant aux heures marquées, il crut, en acceptant cette place, avoir contracté un engagement de répondre à tous ceux qui vouloient le consulter sur les moyens de se conduire dans l'étude des Sciences. Il se faisoit un plaisir de leur épargner, par les routes qu'il leur indiquoit, les dégoûts inséparables de tous les commencemens: il les exhortoit à ne pas se décourager par les différens genres de difficultés qu'ils auroient à vaincre; & je me crois trop heureux de pouvoir donner à sa mémoire une preuve de ma reconnoissance, par l'aveu public que je fais, qu'il a bien voulu autrefois me rendre ce service.

La liaison & la fraternité qui règnent entre les Académies des Belles-Lettres & des Sciences sont telles, que ces deux Compagnies députent réciproquement tous les six mois un Académicien pour se rendre mutuellement compte de leurs travaux: ce député doit par conséquent donner en un discours d'environ une heure & demie de lecture, un abrégé de tout ce qui s'est fait dans le semestre. Ceux qui connoissent combien les différens objets des travaux de l'Académie des Sciences sont souvent difficiles à exposer en abrégé, & à faire entendre sans employer le secours des signes & des figures, sentent seuls toute la difficulté de remplir ce ministère.

Nous osons cependant assurer que pendant plus de trente-trois années que M. l'abbé Terrasson en a été chargé, il ne s'est jamais une seule fois démenti, ni sur la précision, ni

sur la clarté. On croyoit voir l'Auteur de chaque Mémoire exposer ses vûes & ses idées : souvent même il les présentoit sous un jour beaucoup plus avantageux, que ne l'eussent pû faire les Auteurs de ces Pièces.

Ce travail & l'occupation que lui donna, sur-tout dans les commencemens, la chaire de Professeur royal, le mirent long-temps hors d'état de rien publier : ce ne fut qu'après plusieurs années qu'il donna un roman historique en trois volumes in-douze, connu sous le nom de *Sethos*. Nous ne dissimulerons pas ici que M. l'abbé Terrasson manqua encore cette fois le goût du public françois; cet Ouvrage n'eut pas ici le succès qu'il en avoit attendu : ceux qui aiment la Philosophie le jugèrent trop roman, & ceux qui se plaisent aux romans le trouvèrent trop philosophique. Il eut cependant de quoi se consoler dans les suffrages de cette Nation sçavante que nous regardons comme notre digne émulé : son Livre fut traduit en anglois, & extrêmement goûté en Angleterre.

En 1732, M. l'abbé Terrasson obtint une place à l'Académie françoise : il justifia le choix de cette Compagnie en mettant la dernière main à la traduction de Diodore de Sicile, à laquelle il travailloit depuis long-temps; il en publia les deux premiers volumes en 1737, & les cinq autres quelques années après. Cet Ouvrage fut généralement applaudi; en effet, il a trouvé le moyen de donner à sa traduction toute l'exactitude possible, sans lui rien faire perdre de la pureté & des graces de notre langue; de plus, il a recueilli avec un soin extrême tous les fragmens des livres perdus de Diodore, qui ont pû échapper à l'injure des temps : travail d'autant plus utile, que l'ouvrage de Diodore de Sicile est peut-être le morceau d'Histoire le mieux écrit, le plus complet & le plus exempt de fables, qui nous reste de l'Antiquité.

Cette traduction est le dernier ouvrage de M. l'abbé Terrasson qui ait paru; il avoit pour lors atteint l'âge de soixante & dix ans, & sa santé commençoit un peu à se

déranger. Il demanda la vétérance en 1741; mais ce ne fut que pour être dispensé d'un travail qui devenoit trop fort pour lui : il ne cessa point d'assister de temps en temps aux assemblées de l'Académie, & de prendre part, en vrai citoyen, à ce qui s'y passoit. L'âge qui s'avançoit toujours, commença quelque temps avant la mort, à altérer sa mémoire, mais lui laissa toujours le jugement aussi sain qu'il l'avoit jamais eu : enfin le dépérissement du corps parut & annonça une fin prochaine; il mourut le 15 Septembre dernier, âgé d'environ quatre-vingts ans.

Son caractère étoit un grand fonds de probité & de naïveté; son ame étoit peinte toute entière dans ses discours : il étoit si éloigné de toute fausseté, qu'elle ne lui sembloit pas même possible; il lui suffisoit que ce qu'on lui disoit pût être, pour qu'il le crût. Dans une république composée de citoyens pareils, on n'auroit eu nul besoin de loix : la droiture de son cœur & la justesse de son esprit lui avoient appris tout ce que les loix & la morale la plus pure pouvoient enseigner sur tout ce qui regarde les affaires d'intérêt : aussi pendant le temps qu'il demeura dans la congrégation de l'Oratoire, il y fut regardé comme un des plus éclairés dans la décision de ces cas de conscience. On a trouvé dans ses papiers un traité manuscrit de *l'infini créé*, où, comme Philosophe, il porte au plus haut point l'étendue & la magnificence des ouvrages du Créateur, sans s'éloigner des principes de la Théologie la plus exacte & la plus scrupuleuse.

Sa Philosophie ne lui permettoit pas de chercher à se faire valoir. Le retranchement des desirs inutiles faisoit à son égard le même effet qu'une fortune brillante; parfaitement content de son état il n'en ambitionnoit point d'autre : il aimoit le bien public avec passion, & la politique qui le guidoit dans ses vûes, avoit été puisée dans le même fonds que la morale, dans la droiture de son cœur. Il étoit libéral, & ne manquoit jamais l'occasion de faire plaisir; du reste,

singulier dans ses manières, extrêmement distrait, & cela de la meilleure foi du monde & sans s'en apercevoir. Sa manière de raconter étoit naïve & plaisante; en un mot, il avoit tout ce qui peut contribuer à faire mener à un Philosophe une vie heureuse & tranquille, sans qu'aucun moment de sa longue carrière ait été exposé aux troubles que causent les violens desirs à ceux qui, au lieu de chercher à s'en rendre les maîtres, deviennent leurs esclaves volontaires.

